

[par Steve Betti, professeur agrégé d'histoire-géographie,
diplômé d'histoire de l'art et d'archéologie]

La basilique Sainte-Sophie, un sanctuaire disputé

CONFÉRENCE
À DOMICILE



Sainte-Sophie © C. Bichard

CONFÉRENCE À DOMICILE

Le 10 juillet 2020, un décret du Conseil d'État de la République de Turquie est publié : le musée Ayasofya est rendu au culte musulman et redevient donc officiellement une mosquée. Cette décision fait suite à l'avis positif émis par la Cour suprême turque, mais reflète surtout un engagement pris, de longue date, par le président islamiste Recep Tayyip Erdogan. À travers le monde, l'émotion est vive. Les chancelleries des pays occidentaux évoquent leur déception et leur tristesse. Le pape François, à l'issue de la prière de l'angélus, déclare : "Ma pensée va à Istanbul. Je pense à Sainte-Sophie. Je suis très affligé". Le patriarche orthodoxe russe Cyrille "accueille avec amertume et indignation toute tentative d'humilier ou de fouler aux pieds le patrimoine spirituel millénaire de l'Église constantinopolitaine". Cette avalanche de réactions touchant au devenir de l'ancienne basilique Sainte-Sophie atteste l'importance symbolique et le poids de l'héritage historique de ce chef-d'œuvre de l'architecture byzantine. Quelle en est l'origine ?

IV^e et V^e siècle : la toute première Hagia Sophia

La basilique de la Sainte-Sagesse (en grec *Αγία Σοφία*) est, dans son état architectural actuel, le fruit de la volonté de l'empereur Justinien, qui règne au VI^e siècle sur l'Orient romain. Mais c'est l'acte fondateur de Constantin le Grand qui, en 330, est à l'origine de tout. Cet empereur romain est né à Naïssus, dans les Balkans, vers 272, et a grandi à Nicomédie (l'actuelle Izmit turque). Entré en triomphateur dans l'*Urbs*, il veut établir "sa" capitale. Le choix de Byzance procède d'une intention votive (c'est près de Byzance, à Chrysopolis – l'actuelle Üsküdar turque – que Constantin a vaincu son ultime rival : son beau-frère Licinius). L'objectif de l'empereur est aussi religieux. Car la *Nova Roma* sera la capitale d'un empire voué désormais au Christ. C'est pourquoi l'autorité impériale décide d'y ériger de superbes églises dédiées au Dieu unique, manifesté en trois personnes (Concile de Nicée, printemps 325).

Cependant Constantin demeure imprégné de traditions culturelles gréco-romaines. Imitant Romulus, il souhaite lui-même tracer avec sa lance le *pomœurium* de sa cité. Lors de la dédicace de Constantinople (11 mai 330) il sacrifie à la *Tychée* (Fortuna) de la ville en présence du philosophe néo-platonicien Sôpatros... après avoir assisté à une messe de consécration en l'église Sainte-Irène !

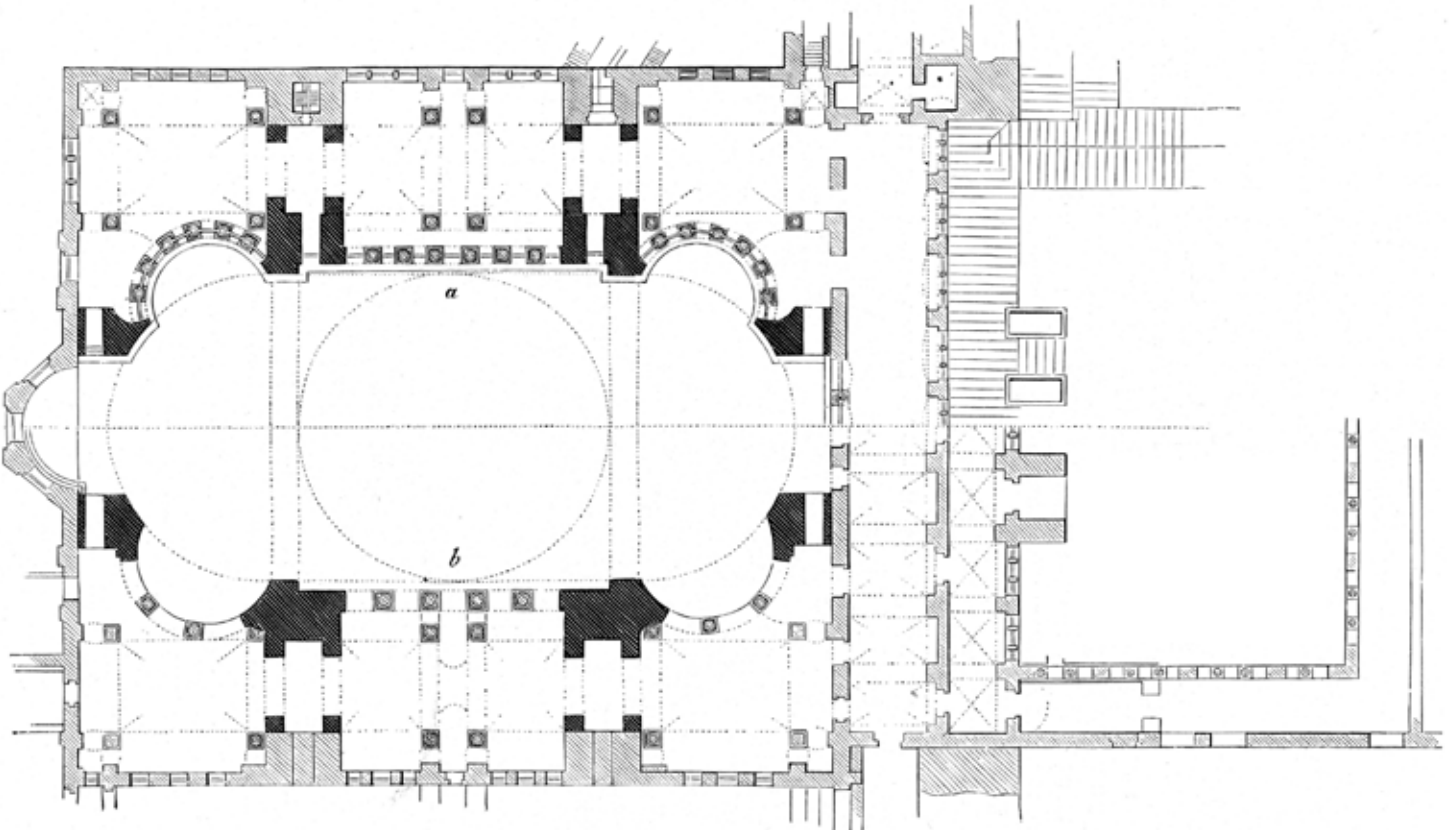


Mosaïque représentant les empereurs Constantin et Justinien © C. Chenu

Car la volonté de Constantin est de réaliser une synthèse entre l'héritage du paganisme et l'essor du christianisme, alliant le passé prestigieux de Rome à l'avenir glorieux de Constantinople. Ainsi s'expliquent les noms platoniciens des premières églises : Hagia Irene (la Sainte Paix) qui est bâtie et consacrée sous Constantin, Hagia Sophia (la Sainte Sagesse), également voulue par le premier empereur chrétien mais réalisée et achevée (dans sa première architecture) par son fils Constance II en 360. Les sites choisis sont ceux d'anciens temples païens de l'antique Byzance (Sainte-Irène sur les ruines d'un temple d'Aphrodite et Sainte-Sophie en lieu et place d'un ancien sanctuaire voué à Apollon). Les deux églises chrétiennes, quoique distinctes, forment un même complexe ecclésiastiel (*Μεγάλη ἐκκλησία* – *Megálē Ekklesiā* – Grande Église). Reliées par une cour commune, elles relèvent du même patriarcat et ont les mêmes desservants. Leur architecture et leur décoration sont, au départ, similaires.

Afin de permettre aux fidèles de pénétrer tous dans l'édifice, d'assister à la messe et de participer au sacrifice eucharistique, l'église paléochrétienne est nettement plus vaste que les anciens temples païens. Ceci amène les architectes de l'époque constantinienne à opter pour le plan basilical (rectangulaire donc) à trois nefs. On y adjoint un atrium. L'accès s'effectue par un narthex (que les non-baptisés ne peuvent franchir), lequel mène à la nef centrale puis au sanctuaire, généralement délimité par un chancel et terminé par une abside. Aux murs de pierre répond une toiture en charpente de bois. C'est ainsi que se présente la basilique Sainte-Sophie dans sa forme originelle, aux IV^e et V^e siècles.

Cependant un point demeure en suspens : *Αγία Σοφία* est-elle d'abord et avant tout une église impériale, ce que suggère son titre de basilique (en grec *basileus* signifie roi), et de fait c'est là que tous les empereurs seront sacrés, ou bien le siège du patriarcat de l'orthodoxie byzantine ? Cette querelle oppose l'impératrice Eudoxie, qui souhaite faire ériger sa propre statue en argent aux abords du sanctuaire, au patriarche saint Jean Chrysostome ("à la bouche d'or") qui y voit un sacrilège. L'empereur Arcadius tranche en faveur de son épouse, dépose l'éloquent patriarche et le condamne à l'exil en 404. Mais le peuple de Constantinople aime Jean Chrysostome, se soulève contre le pouvoir impérial... et brûle la première Sainte-Sophie ! La basilique est reconstruite sur le même plan par l'architecte Rufinos et consacrée une seconde fois, en octobre 415, sous le règne de Théodose II, le fils d'Arcadius et d'Eudoxie. Il reste de cette Sainte-Sophie théodosienne des vestiges de colonnes et de chapiteaux, un très beau relief sculpté représentant des agneaux (symbole des douze apôtres), cinq marches d'escaliers menant à un portique ainsi qu'un remarquable baptistère, récemment restauré. Cependant la basilique constantinopolitaine n'est qu'au début de ses vicissitudes !

Plan de la basilique Sainte-Sophie, au temps de Justinien  Wikimedia Commons

VI^e siècle : la basilique monumentale de Justinien I^{er}

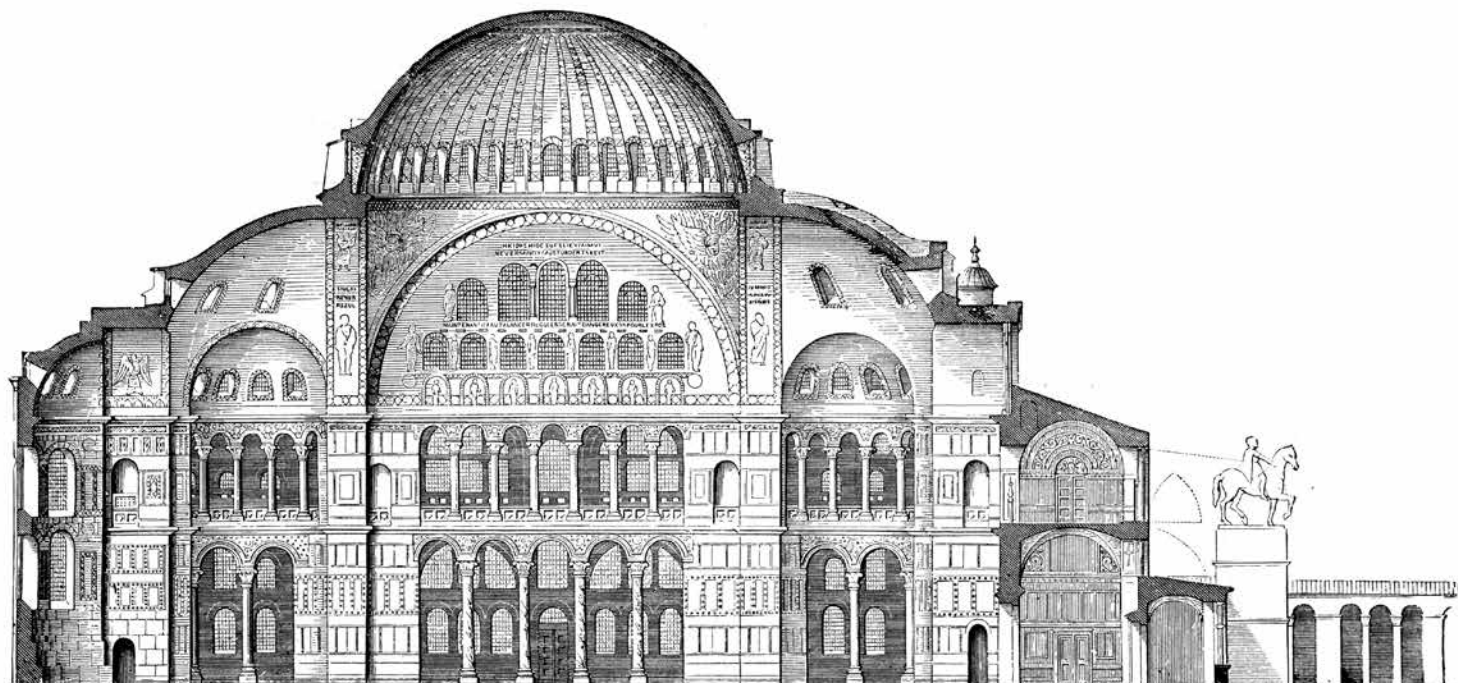
En janvier 532, une violente révolte, partie de l'hippodrome au cri de "Nika ! Nika !" (Gagne ! Gagne !), fait vaciller le trône de Justinien I^{er}. La sédition de Nika est finalement matée grâce à la ténacité de l'impératrice Théodora et à la poigne du général Bélisaire. La répression est sanglante (30 000 morts). Durant l'émeute, la Megalē Ekklesiā a été incendiée et entièrement détruite. Justinien décide d'effacer le plus rapidement possible les stigmates de la rébellion. Hagia Sophia sera reconstruite tambour battant entre février 532 et décembre 537. Les architectes choisis sont Anthemios de Tralles et Isidore de Milet. Dix-mille ouvriers dirigés par une centaine de contremaîtres maçons s'activent sur le chantier de la Grande Église. L'empereur vient lui-même régulièrement vérifier l'avancée des travaux. Le programme architectural est très ambitieux. La nouvelle basilique devra être plus vaste et plus majestueuse que les églises antérieures. De fait, la basilique justinienne sera, pendant des siècles, la plus grande église chrétienne du monde (elle ne sera "détrônée" que par la cathédrale de Séville, puis par la basilique Saint-Pierre de Rome après sa reconstruction par les papes de la Renaissance). De nouvelles formules sont expérimentées, d'abord à Sainte-Irène (qui est également rebâtie) puis, à plus grande échelle, à Sainte-Sophie.

La principale évolution réside dans le passage à un plan centré, presque carré (77 m de long sur 71 m de large). Si l'on considère également la hauteur impressionnante de l'édifice (56 m), on peut y voir un aspect général assez proche d'un grand cube. Ainsi le plan basilical traditionnel est largement dépassé à Sainte-Sophie. Dès lors, et progressivement, le monde orthodoxe bâtit ses églises suivant ce même plan centré (plan en croix grecque) alors que la chrétienté occidentale, exception faite de certaines églises carolingiennes, demeurera globalement fidèle au plan basilical, rectangulaire, assorti d'un transept (plan en croix latine). La toiture charpentée, décorée à l'intérieur d'un plafond à caissons, est définitivement abandonnée. Elle est supplantée par une gigantesque coupole d'environ 31 m de diamètre, reposant sur quatre pendentifs, eux-mêmes assis sur quatre énormes

piers. Pour supporter le poids extrême du dôme, on prévoit également deux $\frac{1}{2}$ coupoles d'appui (l'une à l'est et l'autre à l'ouest de l'église) qui, avec la voûte de l'abside, contribueront la poussée. Enfin, les ajouts successifs d'énormes contreforts extérieurs (disgracieux mais efficaces) contribueront à stabiliser l'ensemble de la construction. L'architecture de Sainte-Sophie se veut directement inspirée du Panthéon de Rome. Car Justinien se considère comme l'héritier des Césars. Il souhaite en effet arracher l'Italie aux Ostrogoths et rétablir ainsi la splendeur impériale romaine. L'autre influence est à rechercher du côté des *martyria*, ces édifices funéraires et votifs, également construits à partir d'un plan centré sur le tombeau (réel ou présumé) d'un saint. L'église (*martyrion*) de Siméon le Stylite, en Syrie, en est un parfait exemple.

Le résultat est, pour Hagia Sophia, et du fait de ses dimensions, absolument prodigieux. Ce qui frappe, lorsqu'on pénètre à l'intérieur de la basilique, c'est d'abord l'ampleur de l'espace. Elle confère une évidente majesté à l'ensemble et a permis la construction de tribunes (où l'impératrice a sa loge, d'où

CONFÉRENCE À DOMICILE

Coupe transversale de la basilique Sainte-Sophie  Wikimedia Commons

elle peut entendre la messe) mais également le percement de fenêtres hautes, notamment sous la coupole. La lumière diffuse pénètre par de multiples rayons et participe à la magie du lieu. La partie terrestre (quadrangulaire) où règne l'empereur (*autokratôr*) conduit en un regard à la partie céleste (circulaire) où règne le Christ (*pantokratôr*). Les hiérarchies divines mais également sociales sont respectées. Ainsi, le chancel est remplacé par un *templon* (aujourd'hui disparu), véritable séparation entre la nef centrale, où se tiennent les fidèles, et le chœur, où officient le patriarche et ses clercs. Décrit par Paul le Silencieux en 563, ce *templon* est revêtu de feuilles d'argent sur lesquelles sont représentées des images saintes. Il est ainsi la préfiguration des iconostases, caractéristiques des églises de l'orthodoxie forgée par Byzance. Dans Sainte-Sophie, l'impression d'immensité et de grandeur est renforcée par de somptueuses colonnes (107 au total). Celles-ci proviennent des plus beaux sanctuaires païens qui ont été soigneusement pillés sur ordre de l'empereur : colonnes de marbre du temple d'Artémis d'Éphèse et des

temples d'Héliopolis (Baalbek), colonnes de porphyre ramenées d'Égypte... Elles sont surmontées de chapiteaux typiquement byzantins, finement ciselés "en creux" et ornés de feuilles d'acanthe. Certains chapiteaux portent les monogrammes enlacés de Justinien et de Théodora. Aussi, quand intervient la consécration de la nouvelle Sainte-Sophie de Constantinople par le patriarche Mennas, à la Noël de l'an 537, l'empereur Justinien I^{er}, radieux, peut s'écrier "Ô Salomon, je t'ai surpassé". La Très Sainte Église Chrétienne Orthodoxe se veut le nouvel Israël. La basilique de la nouvelle Rome doit donc en être le Temple, point de rencontre entre la Divinité Unique qui est au ciel et son représentant sur terre : le monarque byzantin.

L'histoire de la basilique justinienne aurait pu s'achever sur ce triomphe. Las ! Vingt ans à peine après la consécration de la *Megálē Ekklesiā*, en 558 donc, et sans doute suite à un tremblement de terre, la coupole s'effondre, occasionnant de fâcheuses destructions. On fait alors appel à Isidore le Jeune, neveu de l'architecte initial (Isidore de Milet et Anthemios de Tralles sont décédés) pour rebâtir les parties endommagées ou détruites. La basilique sera à nouveau consacrée (pour la quatrième fois !) par le patriarche Eutychios et le vieil empereur Justinien, deux ans avant la mort de ce dernier. Le choix de reconstruire la coupole en la rehaussant s'avère bon. Surtout, l'utilisation de briques de tuf (roche volcanique), spécialement réalisées à Rhodes, dix fois plus légères que les briques traditionnelles, très poreuses et souples, permettra d'accroître la résistance de la construction. Car les séismes sont fréquents dans cette région. Durant son histoire, la basilique Sainte-Sophie connaîtra de nombreux tremblements de terre (les plus violents en 740, en 865, en 869, en 986, en 1231, en 1237, en 1344, en 1346, pour la seule période byzantine !). Ils lui causeront bien des dommages, nécessitant de multiples reconstructions et restaurations (en particulier de la coupole), des travaux de consolidation et l'aménagement de nouveaux contreforts. Cependant Hagia Sophia tiendra... et tient encore !

Du VIII^e au XI^e siècle : empereurs iconoclastes puis restaurateurs d'icônes

Les aléas de l'histoire n'épargneront pas la basilique voulue par Justinien I^{er}. La première des crises majeures est incontestablement celle liée aux décisions des empereurs iconoclastes (VIII^e et IX^e siècles). Ces derniers, à partir du règne de Léon III l'Isaurien, veulent une foi chrétienne plus stricte et purifiée de toute "idolâtrie". La représentation figurée est donc, jusqu'à la mort du dernier basileus iconoclaste Théophile en 842, proscrite dans toutes les églises de l'orthodoxie grecque. La mosaïque byzantine avait connu, sous Justinien, un véritable âge d'or. Le décor de la basilique Saint-Vital, à Ravenne, avec les beaux portraits de l'empereur et des dignitaires de la cour, de Théodora et de ses suivantes, en témoignent. Mais à Sainte-Sophie, les mosaïques figuratives de la période protobyzantine (VI^e et VII^e siècles) ont hélas été détruites durant la crise iconoclaste. Seules les mosaïques non-figuratives (étoiles, rinceaux, guirlandes, motifs géométriques etc.) de l'époque justinienne subsistent.

La mosaïque à fond d'or, en pâte de verre, ainsi que la marqueterie de marbre (*opus sectile*) forment un décor fastueux. Ainsi pour Paul le Siléntaire, poète de cour et chambellan de Justinien I^{er} et de son neveu et successeur Justin II, elles "éblouissent le regard comme le soleil printanier, quand il dore, à midi, les cimes des montagnes". Selon Venantius Fortunatus (530-609), évêque de Poitiers, les sujets "se meuvent, vont et viennent au gré des rayons errants du soleil, et la surface toute entière ondule comme l'eau de la mer". Ainsi les mosaïques de Sainte-Sophie concentrent-elles la lumière divine, qui donne au monde son énergie créatrice et vitale.

Avec la restauration des images (icônes) voulue en 843 par la veuve de Théophile, Théodora II, la figuration peut à nouveau s'inscrire dans l'or intemporel des murs de la basilique. Les sujets sont d'abord religieux. La *Théotokos* (Mère de Dieu) trône dans l'abside.

L'Enfant-Jésus est assis sur ses genoux. Cette mosaïque, avec celle de l'Archange Gabriel (sur l'arche de l'abside), pourrait être la plus ancienne figure de la basilique et daterait du milieu du IX^e siècle. On suppose qu'un Christ *pantokratôr*, ainsi qu'on peut le voir dans toutes les grandes églises de l'orthodoxie byzantine, ornait alors la coupole, là où aujourd'hui s'enroule une grande calligraphie coranique reprenant la sourate XXIV (*La lumière*). Des figures hiératiques et vénérables participent à la sanctification des murs : saint Jean Chrysostome et saint Ignace de Constantinople (le fils du basileus Michel I^{er}).

Les empereurs apparaissent également dans les mosaïques de Sainte-Sophie. Les fondateurs, Constantin et Justinien, offrent à la Vierge Marie et à l'Enfant-Dieu la maquette d'une ville (Constantinople) et la maquette d'une église (Sainte-Sophie) dans une mosaïque datant du X^e siècle qui occupe le tympan de l'entrée sud-ouest. Les destins de l'autocratie et de l'orthodoxie semblent définitivement liés. De même que

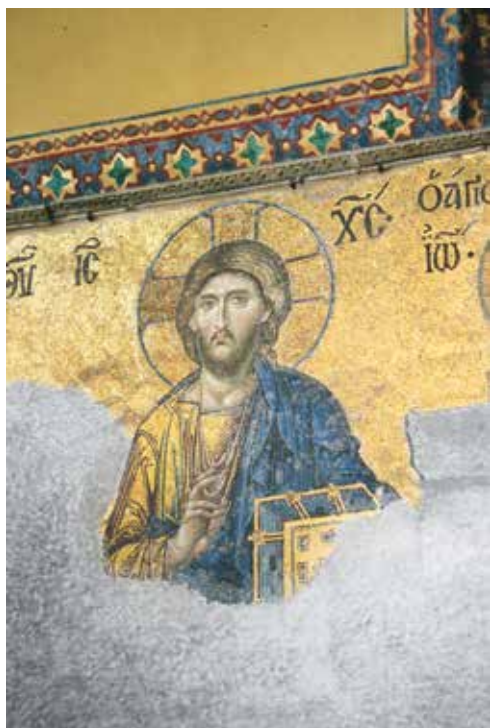


Vue sur Sainte-Sophie © C. Richard

CONFÉRENCE À DOMICILE



Mosaïque représentant Jean II Komnénos et l'impératrice Irène 📍 C. Richard



Détail : le Christ de la mosaïque Déisis 📍 C. Richard

ses sujets se prosternent devant lui, le basileus Léon VI le Sage (866-912), issu de la puissante dynastie des Macédoniens, se jette aux pieds du Christ triomphant dans un acte d'adoration et de soumission (*proskynesis*). Un des plus beaux portraits impériaux est la mosaïque d'Alexandre, présent à l'étage, dans un coin élevé et assez sombre de la galerie nord. Ce prince, frère et successeur de Léon VI, n'a que peu régné (de mai 912 à juin 913). Il n'en porte pas moins les ornements majestueux de la monarchie byzantine : la tunique pourpre (*sagion*) que Constantin le Grand aurait reçu de l'Archange Gabriel, le manteau impérial (*chlamydis*) et l'étole (*loros*), serts de perles et de pierres précieuses, la couronne gemmée à pendeloques et l'orbe, symbolisant le pouvoir absolu et universel du *basileus romaion*, "servant et lieutenant de Dieu". Les mosaïques de la galerie sud mettent en scène les couples impériaux : Constantin IX *Monomakhos* et l'impératrice Zoé (XI^e siècle), entourant le Christ *pantokratôr* ; Jean II *Komnénos* et l'impératrice Irène (XII^e siècle) auprès de la *Théotokos* et non loin de leur propre fils le prince Alexis. Dans chacune de ces représentations, où la majesté impériale côtoie la majesté divine, le basileus porte une bourse (les dons en or faits au clergé de Sainte-Sophie) et la basilissa un rouleau (les titres de propriété et droits accordés à l'église orthodoxe).

L'ultime chef d'œuvre de Sainte-Sophie est sans doute la *Déisis*. Datant de l'époque de la dynastie Paléologue (1261-1453), qualifiée de "renaissance byzantine", cette mosaïque montre l'intercession de la Mère de Dieu et de *Johannes Prodromos* (saint Jean-Baptiste) auprès d'un Christ au doux visage qui accorde sa bénédiction. Le trait est fin et le graphisme nerveux, la représentation assez proche des tableaux que peindront bientôt les *maestri* siennois et florentins...

Du XI^e au XV^e siècle : du schisme à la chute de Constantinople

L'autre crise majeure de la chrétienté dont la basilique Sainte-Sophie sera le théâtre est la séparation entre catholiques latins et orthodoxes grecs (schisme). Faisant suite aux multiples querelles théologiques (question du *Filioque*) mais également politiques intervenues entre Rome et Constantinople, le cardinal Humbert, légat du Pape, dépose sur l'autel de Sainte-Sophie une bulle d'excommunication du patriarche grec Michel Cérulaire le 16 juillet 1054. En réponse à l'outrage fait à l'église orthodoxe, Constantin IX *Monomakhos* décide que la bulle pontificale sera brûlée et l'anathème jeté sur les Latins.

C'est le début d'une déchirure qui aura pour conséquence tragique la prise de Constantinople, lors de la pseudo-croisade de 1204 orchestrée par les Vénitiens. Celle-ci se solde par le pillage de Sainte-Sophie : les précieux reliquaires sont volés, les icônes et tous les ornements précieux arrachés... Pour Geoffroi de Villehardouin, chevalier champenois témoin de la conquête, "le butin fait fut si grand que personne ne vous en saurait dire le compte". Un nouvel empereur (Baudouin de Flandre) et un nouveau patriarche (Tommaso Morosini), tous deux catholiques latins, sont sacrés à Sainte-Sophie. Le doge de Venise Enrico Dandolo triomphe et choisit la basilique de Constantinople comme ultime demeure (une inscription gravée dans le marbre, près de la tribune impériale, indique l'emplacement supposé de son tombeau). Pour l'orthodoxie grecque, c'est un immense désastre. Même libérée du joug latin (1261), la *Romania* en restera amoindrie et affaiblie. Elle ne s'en relèvera véritablement jamais.

Le 29 mai 1453, les Turcs pénètrent dans Constantinople. C'est la fin d'une histoire plus que millénaire : celle de l'Empire romain d'Orient. Des centaines de Grecs se sont réfugiés à l'intérieur de Sainte-Sophie. En vain. Ils seront certes épargnés mais réduits, pour la plupart, en esclavage.

Du XV^e au XX^e siècle : la mosquée Ayasofya

Dans l'après-midi du 30 mai, le jeune conquérant Mehmet II (*Fatih Sultan*), à cheval, fait son entrée solennelle dans la ville. Il ordonne la fin du pillage et visite la basilique. Le chroniqueur Tursun Bey raconte : "Le maître du monde admira ces chefs-d'œuvre dans la coupole et les figures (...) Quand il vit que les annexes et les dépendances de cette puissante bâtisse étaient en décrépitude et même en ruine, il pensa que le monde est instable et peu solide, et qu'il finira un jour par s'écrouler". Alors qu'il prend possession du sanctuaire, le sultan ottoman s'interroge sur les vanités du monde. Le lendemain, vendredi 1^{er} juin 1453, après l'appel du muezzin, Mehmet le Conquérant fait réciter les prières canoniques de l'islam dans Sainte-Sophie. Ainsi, la basilique de la Sainte Sagesse devient mosquée Ayasofya.

L'édifice est nettoyé et des premiers travaux de restauration sont engagés. Malgré la proscription absolue des images figurées



L'intérieur de Sainte-Sophie • J.C. Valantin

CONFÉRENCE À DOMICILE

par l'islam sunnite, les mosaïques ne sont pas systématiquement détruites. Des voyageurs européens déclareront même les avoir encore aperçues au XVII^e siècle ! Elles seront simplement voilées au début, puis progressivement badigeonnées de lait de chaux. L'autel de l'ancienne basilique, en revanche, disparaît. Démonté, il aurait sombré avec le navire qui le transportait quelque part en mer de Marmara, devenant ainsi l'objet d'une pieuse légende. Afin d'affirmer le caractère désormais musulman de l'édifice, et pour procéder au traditionnel appel à la prière, un premier minaret est bâti. Un nouveau sera érigé sous Beyazit II, le fils du conquérant, puis deux autres minarets encore plus majestueux seront réalisés par le fameux Mimar Sinan durant la seconde moitié du XVI^e siècle, à l'ouest du sanctuaire. Dans l'esprit des architectes de l'Empire ottoman, Ayasofya est un modèle, un véritable paradigme dont on retrouve l'influence dans toutes les mosquées impériales d'Istanbul. Les sultans réalisent de multiples ajouts et embellissements pour la mosquée Ayasofya : Soliman le Magnifique dote la *mirhab* (niche à prière installée par Mehmet II dans l'abside et indiquant la *qibla*, la direction de La Mecque) de deux magnifiques chandeliers ramenés de sa campagne victorieuse en Hongrie (le *mirhab* sera lui-même fastueusement reconstruit plus tard). Sinan construit également une loge impériale ainsi qu'un mausolée pour le sultan Selim II, le fils de Soliman, qui a choisi de faire bâtir son tombeau au sud-est de la mosquée. Il sera imité en cela par ses successeurs Murat III et Mehmet III. Ainsi Ayasofya devient également nécropole des sultans et princes ottomans. De nouveaux éléments viennent compléter le décor musulman : un splendide *minbar* (la chaire où prend place l'imam durant ses sermons), à l'intérieur du sanctuaire, ainsi qu'une gracieuse fontaine (*Şadîrvan*) construite à l'extérieur, en 1740, pour permettre aux fidèles de réaliser les ablutions rituelles avant chaque prière. Ayasofya poursuit et achève sa mue islamique au milieu du XIX^e siècle avec les vastes travaux de restauration confiés par le sultan Abdülmejid I^{er} aux frères Fossati, architectes suisses. C'est à cette occasion que le sanctuaire est orné des lustres et des peintures qui s'y trouvent encore aujourd'hui. La calligraphie ottomane est particulièrement à l'honneur avec la réalisation de huit magnifiques panneaux circulaires (*lehvas*)



Panneau calligraphié et mosaïque de l'Archange Gabriel ■ C. Richard

de 7,5 mètres de diamètre, suspendus aux piliers des galeries. Ils sont l'œuvre de l'artiste soufi Kazasker Mustafa Izzet Efendi et portent, en lettres d'or sur fond noir, les noms sacrés d'Allah et de Muhammad, des califes "bien guidés" (*rashidun*) Abu Bakr, Umar, Uthman et Ali, des petits-fils du Prophète, Hassan et Hussein.

De 1934 à 2020 : le musée Ayasofya

Quand Mustafa Kemal fait abolir le sultanat (novembre 1922) puis le califat (mars 1924), transformant la Turquie en une république laïque avec Ankara pour capitale, Ayasofya perd *de facto* son statut de première mosquée impériale. En 1934, le Président de la République de Turquie, que l'on appelle désormais Atatürk (le Père turc), décide de faire de Sainte-Sophie un musée. C'est l'aboutissement d'un processus global de laïcisation du pays qui conduit à la sécularisation du lieu, jadis chrétien orthodoxe puis musulman sunnite. C'est aussi la volonté d'ouvrir la jeune république turque au monde qui pousse Mustafa Kemal à "offrir Sainte-Sophie à l'humanité". Symboliquement, et sur ordre du président, les disques de bois peint, aux noms islamiques calligraphiés, sont décrochés (le Premier ministre Adnan Menderes les fera plus tard remettre en place, en 1951, pour se concilier les élites musulmanes).

Après tant de siècles de déchirements, de passions religieuses et d'enjeux politiques, dont il avait souvent, hélas, fait les frais, le sanctuaire si disputé avait pris au XX^e siècle un visage inédit. Celui d'un monument œcuménique, patrimoine mondial d'une humanité réunie. N'était-ce pas là, *in fine*, la quintessence de la Sainte Sagesse ?